

Daniel dans la fosse aux lions Les tribulations d'un jeune professeur de littérature au CEGEP

Claire Lebel

Numéro 41, février 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/57140ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lebel, C. (1981). Daniel dans la fosse aux lions : les tribulations d'un jeune professeur de littérature au CEGEP. *Québec français*, (41), 86–87.

Daniel dans la fosse aux lions

Les tribulations d'un jeune professeur de littérature au CEGEP

par claire lebel

L'étudiant en littérature a vogué dans les hautes sphères de la connaissance hermétique; il a savouré les délices voluptueux de la sublissime poésie. Pendant trois ans, sa gondole a glissé sur les canaux de larmes verlainiennes, sa barque a dérivé «sur l'océan des âges où nous ne pourrions jamais jeter l'ancre un seul jour», son canot s'est enfoncé «dans les profondeurs du Lac Léman» en quête du prochain épisode...

Son vaisseau plaqué or n'a pas coulé dans les abîmes du rêve, et voilà le moussaillon promu capitaine, tout fin prêt à diriger la galère cégépienne.

Le petit prince, ça se boit

Ah! je le vois déjà, diplômés en main, l'aurole bien fixée derrière la tête, franchir d'un pas triomphant le seuil des lieux bénis où s'accomplira l'apothéose de sa vocation. Il respire profondément, regarde ces jeunes gens qu'il convertira. Ses lèvres bougent imperceptiblement, il avale sa salive, il tousse, il ferme les yeux, les entrouvre, regarde le plafond, il va parler, il parle...

— Vous savez, mes chers amis, comme le disait si bien Saint-Exupéry... vous connaissez tous Saint-Exupéry n'est-ce pas?

Silence glacial, passage d'un ange, toussotements discrets, têtes qui plongent dans les cahiers puis, une voix timide qui risque:

— Euh... c'était pas l'ancien coach des Reds de Cincinnati?

Stupeur, effarement, stupéfaction.

— Et le petit prince, vous... vous avez déjà entendu parler de lui... je... je suppose...?

— Ouais, ben sûr! C'est le vin le plus «cheap» qu'on trouve à l'épicerie.

Angoisse, douleur, désespoir, sanglots, dépression. On le retrouva, tout comme Nelligan, perché au sommet d'un arbre, occupé à «réciter tout bas des musiques aux Anges».

Éponge! fais ce que dois...

N'y a-t-il pas là de quoi perdre la raison? Pendant trois ans, on lui a programmé le cerveau avec le travail des autres. On l'a défait pour mieux le fondre au creuset de l'analyse littéraire. On lui a appris à penser et à écrire selon et par d'autres, dans un inextricable fouillis de théories à la mode, démodées, modérées ou modifiées.

Un des grands bonzes de la littérature lui assurait, d'une voix de stentor, la toute puissance de la mythocritique. Son homologue lui prouvait, noir sur blanc, l'omnipotence du structuralisme... Et la suprématie de la psychocritique...

Et la prééminence de la caractérologie...

Et la souveraineté de l'historiographie...

Et l'universalité de la thématique...

Et l'éponge se gonflait sous le flot constant des mots redondants.

Il a ingurgité de la matière qu'il a dû rendre à moitié digérée. Il a lu, travaillé, pensé, écrit sur commande. Il ne lit plus, il analyse; il n'est plus un lecteur, il est

un décodeur. Il a pris les vessies pour des lanternes et a confondu capacité d'absorption et intelligence.

Miteux ce cours, ma parole!

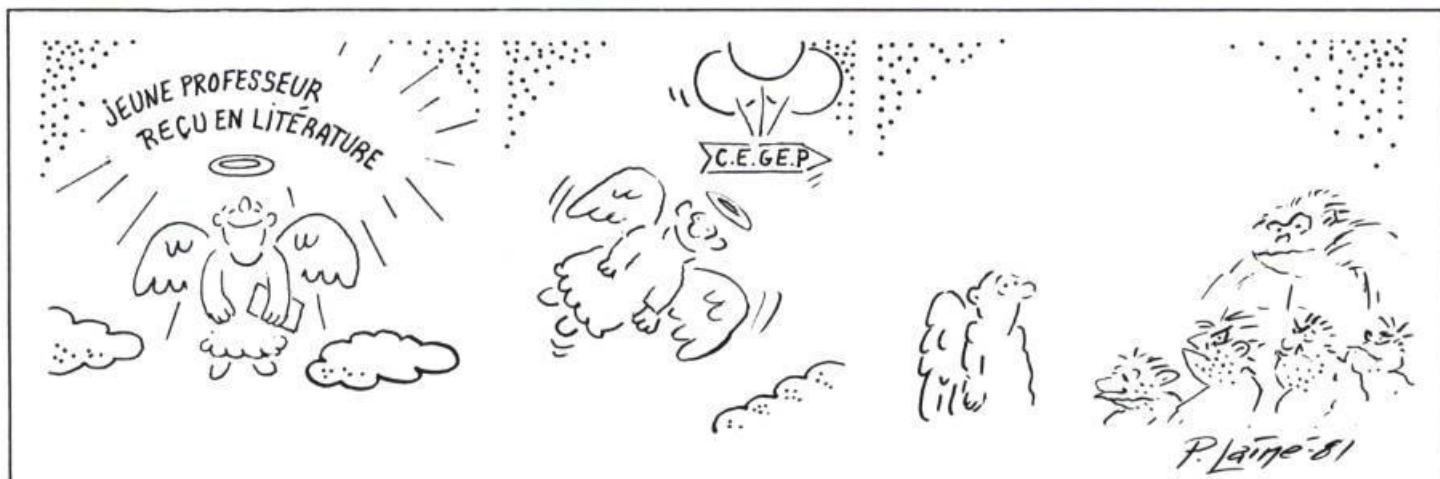
Cette vision exhaustive des méthodes d'analyse, cette rigueur intellectuelle qu'on développe, cette objectivité, cette distanciation vis-à-vis de l'œuvre aident aux recherches littéraires spécialisées.

Enseigne-t-on la littérature de cette façon aux étudiants du collégial? Transpose-t-on tel quel le savoir acquis à la grosse école? Peut-on prendre ses notes de cours sur *Bonheur d'occasion* tel que vu par le grand «mythocritiqueur» attiré de l'université et déverser, l'air serein (serin...?), les mythes à ces pauvres bougres? On risque de recevoir du paradichlorobenzène par la tête!

Ces étudiants ne sont pas des littéraires. Ils proviennent de concentrations diverses, de milieux sociaux différents. Quelques-uns ont lu Nietzsche et Mao, d'autres ne connaissent que Tintin et Gaston Lagaffe. Certains savent à peine écrire et jargonent des «tsé-veux-dire, yé pas trippant c'cours-là, man!», tandis que l'élite argumente, déclame, critique et compose avec brio.

Tu descends ou on te descend?

Il serait surprenant que cette population hétérogène entre en transe devant les mythes de *Maria Chapdelaine*. «Moi les bleuets tu sais...»



Si le professeur est masochiste, il peut rester fidèle à ses principes d'érudition, et parler tout seul devant trente endormis qui, ne pouvant suivre l'orateur dans les méandres sinueux de la connaissance obscure, «jurèrent mais un peu tard qu'on ne les y reprendrait plus»... et ainsi savourer sa paranoïa en se disant que les jeunes sont tous des imbéciles, des ignares et des incultes.

Que faire ? Parler du style, du contexte historique, de la structure ? Démisionner ?

Il a le choix : rester dans l'abstraction, l'impersonnalité et la contemplation esthétique ou descendre rejoindre le jeune là où il se trouve, individualiser et personnaliser son enseignement, l'humaniser. Il a devant lui des êtres humains qui eux aussi ont quelque chose à dire. Un enseignant ne doit-il pas être à l'écoute de ses étudiants, attentif à leurs besoins ? Ces jeunes ont soif de culture mais d'une culture proche de leur vécu, de leurs expériences. Ils veulent être touchés, atteints dans ce qu'ils sont par le livre lu et par les propos du spécialiste qui guide leur cheminement.

Si le «freak» de sciences humaines, le «straight» de techniques administratives et la «discogirl» de techniques infirmières atteignent le nirvana en lisant Flaubert, Proust et Paul-Marie Lapointe, prière d'ériger une plaque commémorative à la porte principale du complexe «G».

Abondance de grilles ne nuit pas ?

Évidemment cette façon humaniste de concevoir l'enseignement de la littérature est paraît-il, décadente. Pour éviter le naufrage de la littérature, il faut en faire un instrument d'amélioration de la performance linguistique.

Que le finissant se le dise ! Le département de français lui fera cadeau, dès son arrivée, d'une énorme boîte toute pleine de grilles d'analyse : une douzaine pour la poésie, deux pour le roman, quelques-unes pour guider la première rédaction de la dissertation, une pour la seconde rédaction de la dissertation, une pour la correction de la dissertation.

Décadence et déchéance ! Voilà qu'on enferme l'art derrière les barreaux de la logique. Voilà qu'on socialise la littérature et qu'on la rabaisse au niveau du peuple !

Le pauvre poète égaré saura-t-il manipuler cette batterie de cuisine dans laquelle mijotent les recettes-miracles ?

Mais, puisqu'il le faut, allons-y pour les grilles et remplissons allégrement les petits carreaux. «Signe, Norbert, tu comprendras plus tard !»

Rame, rame donc !

Après avoir survécu au fouillis universitaire, le voilà donc échoué dans l'anarchie collégiale. À La Pocatière, on préconise la démarche humaniste, à Rivière-du-Loup, on fait de tout, à Sorel on s'engueule, à Victoriaville on construit des grilles. À l'intérieur même de son cegep, jaillissent les hurlements des professeurs de français qui s'entretuent à grands coups de citations. Les sales individualistes du haut de leur piédestal d'indifférence, levant le nez sur les hérétiques, les profanateurs, qui veulent «chosifier» la littérature, en faire une science.

Encore une fois, il se perd dans les belles théories, les idéologies, les idées fixes et les projets avant-gardistes.

On lui dit que la littérature ne s'enseigne plus, les étudiants lui demandent :

- Qu'esse ça m'donne ?
- T'apprends à penser.
- Bof !
- T'apprends à lire et à écrire.
- Bof !

Oui «Bof !» Lui qui aime vraiment la littérature et qui respecte les jeunes, lui qui déteste les systèmes, les œillères, les barreaux et les grilles... Lui qui hait le dogmatisme, le fanatisme, il est de nouveau rameur dans la cale d'une autre galère. Comment va-t-il réussir, s'affranchir, l'esclave !

Norbert, tu commences à comprendre...

Ou il abandonne tout et va travailler dans une banque. Ou il retourne à l'école et va collectionner les maîtrises et les doctorats, histoire de décorer les murs de son salon et surtout d'enseigner de façon spécialisée aux universitaires friands de ses connaissances. Ou encore, il s'attelle à la tâche et tente de

discerner, à travers les modes et les courants, ce qui sera le plus utile à ses étudiants.

Comme en toute chose, il lui faudra d'abord prendre du recul, filtrer à même ce qu'il est, le fatras de conseils, suggestions, ordres qu'on lui catapulte sans crier gare.

Et il sera seul pour se guider dans le labyrinthe départemental. Les individualistes et les profanateurs daigneront-ils donner un coup de pouce au débutant ? Il sera *probablement* seul face à ses étudiants.

«C'est en forgeant qu'on devient forgeron.» Et il lira, relira, biffera, rajoutera des mots et des mots, se butant aux embûches que sont les «vais-je trop loin ? est-ce que j'en dis assez ? est-ce que j'extrapole ? vont-ils comprendre ? ont-ils besoin de savoir cela ?»

Ses objectifs premiers devront être d'intéresser les étudiants, d'éveiller leur curiosité et de leur donner le goût de participer au voyage littéraire. À lui de jouer et de trouver les moyens concrets de passer son message.

Fin des singeries : on «zoo» plus...

Ce n'est certes pas assis sur une chaise à l'université qu'il pourra dresser des plans de cours pertinents et opératoires, d'une concrétude à couper le souffle à un didacticien chevronné.

Ce n'est pas en noircissant inlassablement du papier qu'il vérifiera l'efficacité d'une méthode. Les connaissances théoriques, les tables rondes, les brainstormings, les palabres sur ce que *doit être* un enseignant efficace, il faut savoir un jour dire : «Non merci, j'en ai assez !» Les discussions de tavernes n'ont jamais changé le monde.

Bienheureux celui qui se croit bon pédagogue parce que ses méthodes hypothétiques réussissent à captiver l'intérêt de ses étudiants imaginaires !

